

Silence! La musique tourne

> **Rétro** Sans avoir attendu «The Artist», Pablo Assandri, fou de muet, propose à Zurich des soirées spéciales avec musique live

> Le goût pour l'expérimental croît

Anne Fournier ZÜRICH

Dans le quartier de Kalkbreite, Studio Uto Kino étouffe sous les chantiers et la circulation urbaine. Ici, on attend le bus 32 avant de traverser la grouillante Langstrasse. Ici, on vient acheter des cigarettes ou des aubergines à presque n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. Dans ce décor, le cinéma Uto, l'un des plus anciens de Zurich, construit dans les années vingt, sort du temps, avec son balcon, sa scène et ses géants de la bobine qui vous observent, placardés sur les murs. Le cycle de projection de nombreux films se termine à cette adresse, entrecoupé de bijoux de l'histoire du 7e art.

Dans ce décor, l'IOIC a osé ses premiers pas. IOIC comme Institut de cinématographie incohérente. Pablo Assandri sourit. «Avouons que le charme désuet du cadre stimule la rencontre entre les arts. Les cinémas indépendants deviennent rares.» A 34 ans, ce féru de cinéma fait se croiser passé et présent, grâce à la pellicule, au silence et à la musique. Créé avec un comparse, son «institut» propose depuis plus d'une année des rendez-vous mensuels avec de grands noms du cinéma muet auxquels sont associés des musiciens, présents en chair et en os. Tous les registres ont la parole.

«Nous ne touchons pas à l'œuvre. Nous la sélectionnons et la soumettons aux musiciens. Certains composent, d'autres, la plupart, improvisent, expérimentent, en allant du pop au jazz.» Fin janvier, ce fut *Verdens Undergang* du Danois August Blom (1916), avec l'une des promesses du rock alémanique, Evelinn Trouble, 22 ans. En février, place fut faite à *Aelita*, film russe de Protazanow, sur la conquête communiste de la pla-



Pablo Assandri a fondé avec un comparse l'Institut de cinématographie incohérente, qui allie films muets et musiques actuelles. ZÜRICH, 9 MAI 2012

nète Mars, avec un compositeur de musique électronique pour seul maître à bord. Thème de la saison: la science-fiction. Goût du spectacle, amour du son, curiosité de néophytes, nostalgie d'anciens? Les rangées se remplissent au fil de la vingtaine de soirées proposées.

Serait-ce un (nouveau) retour en grâce du muet, stimulé par les passages en salle remarquables de *The Artist* (Michel Hazanavicius) ou *Hugo Cabret* de Martin Scorsese? Historienne du cinéma et spécialiste du muet, Mariann Lewinsky n'y voit pas une explication suffi-

sante. «Depuis les années 90, certains festivals, notamment en Hollande et en Italie, ont placé le muet et les expérimentations possibles avec les sons au centre d'un intérêt esthétique et scientifique. La musique live reprend ses droits, parfois mise à l'écart par certains puristes

du muet, comme Henri Langlois en France.» Bien souvent, les partitions de l'époque font défaut, une création s'avère nécessaire. «Cela permet des rencontres stimulantes même si, dans certains cas, on peut regretter une trop grande place concédée aux musiciens, trop visibles. La scène a remplacé la fosse.»

Ce soir de fin mars, l'Uto accueille *Metropolis* de Fritz Lang, 1927. Un classique. L'IOIC le propose en version intégrale durant plus de trois heures. Sur l'écran, la cité des nantis s'effondre sous les litres d'eau échappés des sous-sols où transpirent les ouvriers. Des foules tentent la fuite, des enfants s'accrochent aux adultes. Sur scène, le saxophoniste s'autorise un solo de plusieurs minutes. Six musiciens, dont deux derrière des écrans d'ordinateur, l'accompagnent. On improvise. La salle est comble, avec un public très bigarré, de l'étudiant aux lunettes géantes jusqu'au retraité visiblement ému. A l'heure de la pause, sur le trottoir devant le cinéma, l'odeur urbaine de la cigarette mêlée à celle des pots d'échappement prolongerait presque l'ambiance apocalyptique. Une jeune femme, plateau en bandoulière, vend des sandwiches à la criée. «Finalement, j'aime être surprise à la fois par l'ingéniosité de l'époque et ce que se permettent les musiciens d'aujourd'hui, témoigne Christina, une habituée. C'est toujours une aventure.»

Chez de nombreux fidèles, il y a le goût d'une soirée spectacle, d'une mise en scène du film, particulièrement appréciée à l'heure où le cinéma se consomme chez soi, poursuit Pablo Assandri. Cet Argentin d'origine a découvert le film muet par le biais de la littérature, lors de ses études. Au fil de ses lectures, il s'aperçoit, penché sur l'expressionnisme et l'avant-garde allemands, que l'art de raconter s'émancipe des mots. «De façon très naturelle, je suis tombé dans le muet, surtout séduit par les réalisateurs danois.»

Concrètement, l'aventure a commencé dans des caves zurichoises, lors de soirées illégales et prolongées. Des marathons de pellicule avec parfois plus de 30 heures de bobine, 70 musiciens se relayant et des casseroles de pâtes pour remplir la panse. «Les adeptes n'ont jamais manqué.» Désormais, les rendez-vous sont officialisés,

notamment pour chercher des soutiens financiers. Une soirée coûte plusieurs milliers de francs, selon le nombre de musiciens, les fouilles nécessaires pour dénicher le film – soit en Blu-ray soit en 35 mm – et pour disposer de lieux de projection tels l'Uto.

En Suisse alémanique, l'expérience n'est pas unique. Ces rencontres – comparables aux «ciné-concerts» francophones – se multiplient, notamment par le biais de festivals comme celui du Filmpodium, la cinémathèque de Zurich. Depuis dix ans, ce festival du muet propose une douzaine d'œuvres, la plupart du temps avec des pianistes – certains, tels André Desponds, spécialisés dans l'accompagnement de films. «Nous bénéficions d'un public d'habitues mais de plus en plus enrichi de nouveaux venus, peut-être alléchés par des films tels *Hugo Cabret*, témoigne Andreas Furler, directeur. Nous discutons avec l'IOIC pour ouvrir la palette de musi-

Sur l'écran, la cité des nantis s'effondre. Sur scène, le saxophoniste s'autorise un solo

que.»

L'institut rêve aussi de voyage, se veut «institut en pérégrination» avec, si possible, l'intervention de musiciens du cru. Cet automne, un déplacement très attendu est prévu en Chine, en marge des élections. «Nous organisons des interventions dans plusieurs cinémas avec des musiciens chinois confrontés aux films européens dont nous disposons.» A distance plus raisonnable, on espère répéter la halte faite cet hiver au cinéma du Bourg, à Lausanne, «pour que, là aussi, cela devienne une habitude».

Tout paraît mûrement réfléchi. Pourquoi donc «cinématographie incohérente»? Hommage à Georges Méliès, père des effets spéciaux, des trucages sur la bobine et de l'«Institut de géographie incohérente». «L'audace et le non-sens nous ont séduits», avoue Pablo Assandri.

Rens. www.ioic.ch

Parmi les prochaines dates: soirée expérimentale dans le cadre du festival «**Videosex**» www.videoex.ch

RSVP

Sourire interdit



Sylviane Roche

Je suis dans la file d'attente d'une caisse quand une nouvelle caissière vient s'installer à quelques mètres. Nos regards se croisent par hasard, je lui souris sans réfléchir et elle me sourit à son tour. Mais une fraction de seconde plus tard, nous baissions la tête toutes les deux, gênées, comme prises en faute. Pourquoi? Est-ce si déplacé de sourire à un(e) inconnu(e), qui plus est du même sexe?

Fabienne

Chère Fabienne

J'ai vu à la télévision un reportage qui m'a fait froid dans le dos. A l'accueil d'un commissariat de police en France, un jeune homme

attend, son inévitable musique vissée dans les oreilles sous sa non moins inévitable casquette. En face de lui est assis un homme dans la cinquantaine. A un moment, leurs regards se croisent et le monsieur sourit gentiment. Fureur du garçon qui se met à le traiter de pédé, d'enclulé, et l'absence de le draguer. Un policier est obligé d'intervenir pour l'empêcher de mettre à exécution sa menace de «planter» le pauvre homme totalement sidéré. L'incident ne fait l'objet d'aucun commentaire.

En vous lisant, j'ai repensé à ce garçon incapable d'imaginer derrière un sourire autre chose que la saloperie et l'agression. Un garçon (15-16 ans) que la gentillesse alarme parce qu'il ne peut pas l'identifier. Parce que dans le monde dans lequel il grandit, elle n'existe pas. D'un adulte comme ce quinquagénaire, il ne peut attendre que du dangereux ou du sale. Et aussi parce que, dans sa vision au machisme névrotique et déses-

péré, un homme qui sourit gentiment ne peut être qu'un efféminé ou un prédateur.

On m'a dit qu'aux Etats-Unis (et c'est en train d'arriver chez nous comme toutes ces bonnes choses venues d'outre-Atlantique) si, dans un lieu public, vous avez le malheur de sourire (ou pire de caresser la tête au passage) à un petit enfant que vous trouvez mignon, les parents crient au pédophile et appellent la police.

Nous sommes en train de fabriquer une société étrangement paradoxale, quasi schizophrène: d'un côté, on tutoie tout le monde, on «communique» comme des fous, on annonce des centaines d'amis qui vous «aiment» virtuellement, on «gazouille» tout ce qui nous passe par la tête minute par minute à la terre entière. Et de l'autre, on se coupe du monde, les écouteurs greffés dans les oreilles, les yeux fixés sur le bitume, surtout ne rien voir, ne rien entendre, muré dans sa peur d'autrui. On ne voit pas la vieille dame debout

dans l'autobus, ni le SDF assis sur le trottoir; pas plus que l'enfant adorable qui vous rappelle le vôtre, la jeune femme qui vous sourit simplement parce qu'elle est gentille ou heureuse ou les deux. Interdit de les voir sous peine de ringardise, de soupçons et même d'ennuis graves.

Naguère, dans les villages, on saluait ceux qu'on croisait sur les chemins. Il paraît que même cela est en train de disparaître. Je ne sais pas de quel syndrome tout ceci est le signe. Mais je suis sûre que vous avez bien fait de sourire à la caissière et aucune raison d'avoir honte de ce petit moment d'humanité retrouvée.

Et moi, je continuerai à sourire aux gens qui m'en donnent envie, comme dit Prévert, «même si je ne les ai vus qu'une seule fois, même si je ne les connais pas».

Chaque jeudi, Sylviane Roche répond à vos questions concernant le savoir-vivre. Ecrivez-lui: sylviane.roche@letemps.ch

Quoi de neuf

i-Vinyle

Jonas Pulver

A force de désertir le CD pour conquérir la mémoire des ordinateurs, à force de se passer de pochettes pour se nicher dans les lecteurs MP3 et les smartphones, à force de fuir les rayons des phonothèques pour investir les nuages du Web. A force, la musique se dématérialise au point de devenir difficile à palper. A caresser. A humer. On en vient à regretter l'odeur des vinyles. A pleurer la douceur des jaquettes de carton. A rêver de l'inimitable chaleur du son analogique.

Méломans d'hier, auditeurs d'aujourd'hui, il faut choisir. Et si on ne choisissait pas? Et si on mariait cachet et numérique? Voilà justement ce que propose la platine Phonograph, un meuble design conçu par les Genevois de Compactlab, qui réconcilie disques noirs et amateurs de MP3. Son principe est simple comme bonjour – en apparence du moins

puisqu'on ne l'avons pas testé: Phonograph permet d'écouter ses 33 et 45 tours préférés, tout en encodant le signal sonore au format numérique.

L'avantage? Histoire d'éviter de s'encouler dans les câblages, Compactlab a équipé sa platine d'une connexion sans fil (Wi-Fi).

Les frétillements de l'aiguille s'envolent sans contrainte vers n'importe quelle paire de haut-parleurs, partout dans la maison. Retrouver les délicieux craquements de son album favori dans sa salle à manger, son lit ou sa baignoire, alors que la platine est tranquillement installée au salon: vive la nostalgie, et les nouvelles technologies.

Série limitée disponible exclusivement sur commande auprès des magasins Teo Jakob. Prix indicatif: entre 10 000 et 12 000 francs. www.compactlab.com

